



CETTE NUIT-LÀ

ADAPTATION THÉÂTRALE DU LIVRET D'OPÉRA

ADRIANA MATER

AMIN MAALOUF

MISE EN SCÈNE

GRÉGORY BARCO





LA COMPAGNIE DE LA PORTE AU TREFLE

Présente :

cette nuit là

Adaptation théâtrale du livret d'opéra ADRIANA MATER

Amin MAALOUF

Opéra théâtralisé en 7 tableaux (Ed. Grasset)

Mise en scène : **Grégory BARCO**

Avec

Bertrand DEGRÉMONT

Régine MÉNAUGE-CENDRE

en alternance avec Caroline ROCHEFORT

Anna MORET

Patrick RAYNAUD

Chant:

Marie-Tiphonie MAIRESSE

Musique :

Sonia NEMIROVSKY

Composée par :

Vanasay KHAMPHOMMALA

Lettre de soutien de l'auteur

Cher,

J'ai avec plaisir ce petit mot pour vous dire que j'ai énormément apprécié le travail que vous fait M. Gregory Barco à partir d'un texte que j'avais écrit pour l'opéra, intitulé "Abramo et Isma".

Le spectacle était de grande qualité, ce qui lui a valu d'être invité dans divers festivals, où le succès ne s'est pas démenti.

M. Barco et ses collègues me semblent promis à un bel avenir.

Bien
amicalement

Alex
HARROU F
le 25 août
2008

Compagnie de La Porte Au Trèfle

11, rue Buzelin
75018 Paris

Siret : 494 670 136 00014
Licence : 2-1002857

laporteautrefle@gmail.com
www.porteautrefle.fr

Chargée de diffusion:

Clémence Bordier: 06.63.74.13.08

Directeur artistique :

Bertrand Degrémont : 06.61.48.56.08



Né au sein de la minorité des chrétiens melkites au Liban, **Amin Maalouf**, rédacteur au quotidien 'An-Nahar' est contraint de s'exiler en France en 1976, alors que son pays est ravagé par la guerre civile. Il collabore à la revue 'Jeune Afrique' puis y exerce la fonction de rédacteur en chef. Il parcourt alors de nombreux pays afin de couvrir l'actualité. Sa première publication, 'Les Croisades vues par les Arabes', est un ouvrage historique. Mais c'est son roman 'Léon l'Africain' qui le révèle au grand public (1986). En 1993, il obtient le prix Goncourt pour 'Le rocher de Tanios'. Il rédige le livret de l'opéra 'Adriana Mater', dont la première a lieu en mars 2006. Il y explore les thèmes du pardon, de la guerre, de l'avenir. Dans l'ensemble de ses oeuvres, on retrouve une réflexion sur les rapports politiques et religieux qu'entretiennent l'Orient et l'Occident. Le thème de l'exil est également omniprésent.

Ses livres ont été traduits en plus de 20 langues.

Adriana Mater se passe dans un pays en guerre. Il n'est pas nommé, mais fait fortement penser à telle ou telle région des Balkans à la fin du XXe siècle. Adriana, jeune femme passionnée, est victime d'un viol : enceinte, elle refuse d'avorter. «L'enfant est le mien, non celui du violeur », dit-elle à sa soeur. C'est aussi pour se rassurer : cet être naîtra avec les deux sangs, celui de la victime et celui du bourreau.

« Sera-t-il Caïn ou Abel ? » se demande Adriana. Devenu adulte, son fils Yonas apprend que son géniteur, qui avait fui le pays à la fin de la guerre, est de retour. Il promet de le tuer ...

Adriana Mater pose les questions éternelles de la condition humaine: peut-on donner la vie dans un temps de mort ? Doit-on pardonner en toutes circonstances ? Le pardon est-il lâcheté ou courage ? Sommes-nous obligatoirement victime de notre héritage culturel et familial ? Le voyou devient-il forcément un tueur et le brave reste-t-il un homme bien ? Le mépris est-il le signe du refus d'une peur invincible ou d'une sagesse cachée ? La tendresse, déguisée en compassion, est-elle louable ou une lâcheté exacerbée par temps de conflit ?

En sept tableaux, l'écrivain renvoie chacun à sa condition d'humain et à sa capacité intrinsèque à continuer à vivre au-delà de l'horreur et à pardonner.

« C'est dans une langue musicale où les chœurs s'entrecroisent aux portes de l'enfer que l'auteur donne la pleine puissance de sa voix narrative. Le rire se transmet du rêve à la réalité terrifiante, à la fois dévastateur et purificateur. Tout s'entremêle sous les lumières écrasantes venues des profondeurs ou d'un soleil d'août aveuglant. Comme dans un cauchemar, comme dans un requiem, les masques tombent, les voix racontent, se chevauchent. Le chœur martèle, envoûte et transporte dans un univers onirique même si on reconnaît de temps en temps le timbre d'une voix qui se distingue en scandant des phrases répétitives. Le lecteur est emporté dans un ouragan où la musique raconte, tantôt dans la cacophonie, tantôt dans le silence, celui qui permet de souffler, de changer de ton et de rythme. Dans la pure tradition dramatique, les personnages suivent leur propre trajectoire dans des dialogues ou des monologues qui s'opposent ou se répondent en écho.

“Superbe ! “

Pascale Arguedas

Cette nuit là, c'est la prose, la matière brute d'**Adriana Mater** d'Amin Maalouf. De cet opéra, nous est venue le désir de n'en restituer que les mots. Pouvoir les traverser. Le défi résidait donc dans la question : comment « parler » un texte qui, à l'origine, doit être chanté ? Comment conserver l'élan et le souffle d'une histoire amputée de sa musique ?

J'ai donc demandé à mes comédiens de respecter avant toute autre chose cette écriture et de fait cette prosodie particulière. Le résultat fût surprenant, ce qui se présentait d'abord comme une difficulté s'est révélée être une singulière matière de jeu, une contrainte qui, une fois honorée, vous ouvre la porte de tous les possibles. Les comédiens et moi-même n'en fûmes que plus libres.

L'action de la pièce est suspendue régulièrement par l'intervention du chœur, domaine des possibles, projection onirique. Tour à tour, les acteurs prennent en charge ces deux formes de récits. La parole quasi musicale, rythmique du chœur résonne dans le parlé concret des personnages investis dans l'action. Une chanteuse et une violoncelliste, l'œil omniprésent de la « cité », les accompagnent. Nous avons choisi d'écrire une nouvelle partition musicale, qui s'est créée au fur et à mesure de la construction du spectacle. La musique ponctue le récit, elle s'approprie l'intensité des sentiments à l'œuvre dans la pièce, avec un thème récurrent, tantôt mélodieux, tantôt dissonant. Comme le chant, la musique est un témoin. Sur le plateau, ces trois formes de langages s'enchevêtrent, ils se répondent, se confrontent parfois.

A l'image du texte, j'ai voulu une mise en scène épurée. Une estrade centrale surplombe le proscenium où se déroule l'action, l'œil de la cité devant lequel tout le drame se passe, mémoire des agissements de tous. Mémoire d'Adriana qui refuse de dire la vérité à son fils sur ses origines jusqu'à ce qu'elle en soit obligée. Cette estrade, peut également évoquer un autel, lieu de sacrifices de cette mère à son fils, de Refka pour protéger sa sœur Adriana, et enfin sacrifice de Tsargo qui revient au pays pour mourir.

Quatre servantes habillent la scène, manipulées par les comédiens au cours de l'évolution du récit, elles sont les veilleuses de cette tragédie. La lumière est ici un personnage à part entière, celui qui « éclaire », qui « accorde » le jour sur certaine situation, qui protège nos protagonistes, les accompagne afin d'affronter cette obscurité ubiquiste, qui renforce leur solitude.



La Porte Au Trèfle ?

« Dire que j'ai vu cette porte deux mille cinq cent cinquante cinq fois sans arriver à savoir où elle mène! Et ce trèfle qui est là pour laisser pénétrer la lumière, qui éclaire-t-il ? Il y a quelqu'un là dedans ? »

« LE SONGE » de Strindberg.

En créant **Cette nuit là**, adaptation théâtrale de l'opéra « ADRIANA MATER » d'Amin Maalouf, Grégory Barco et ses comédiens (Anna Moret, Bertrand Dégremont et Marie- Tiphany Mairesse) faisaient le pari de s'arrêter sur une œuvre conçue pour être chantée et de trouver une théâtralité propre à ce support écrit.

Que sa musicalité soit ré-envisagée usant dans travail sur le rythme, sur la parole autant que sur le chœur.

Préserver l'écho et toute la dimension de cette histoire tragique. Chercher la place du corps.

Puiser dans l'Antiquité autant que dans la réalité de notre monde pour que résonne avec autant de véracité le texte d'Amin Maalouf.

Du Festival International Amazigh de Casablanca (prix de la sélection étrangère) aux Centres Culturels Français de Damas et de Beyrouth, le spectacle a su attirer l'attention de l'auteur qui a dès lors activement soutenu le projet.

Ainsi naissait tout à la fois la Compagnie de La Porte au Trèfle et sa ligne artistique.

Cette nuit là partant sur les routes, **L'Orféo** fut mis en chantier. Même équipe, même désir. Nouvelle adaptation théâtrale, mais cette fois du livret d'opéra éponyme d'Alessandro Striggio. **L'Orféo** faisant appel à la mythologie, aux légendes, au spirituel, il en a résulté une pièce fruit d'un va et vient constant entre onirisme, poésie et âpreté.

Parallèlement à ces spectacles, deux pièces de théâtre ont été écrites et éditées (Alna Editeur) : **Juste pour commencer** de Bertrand Dégremont et **Le Captif** de Grégory Barco, et d'autres sont à venir. Ces pièces sont régulièrement présentées en lectures publiques (Pascal Gréggory a notamment travaillé sur Juste pour commencer).

Entre l'écriture et la scène se traduit ici l'envie de cette équipe de trouver une voix qui lui est propre, un souci de cohérence dans sa démarche créatrice. Exister. Faire exister. Acheminer jusqu'au plateau chaque projet moteur de désir et d'envie.

Le Songe ou le jeu rêvé d'August Strindberg répond aussi à cet idéal. En dépit de la réalité économique actuelle, des contraintes inhérentes à la réalisation d'un projet artistique, faire vivre un collectif, rassembler envers et contre tout quinze comédiens et jouer. Donner à voir et à entendre une histoire, la défendre. ; de la descente aux Enfers d'Orphée dans l'Orféo, à la descente dans la douleur de vivre et d'exister dans un corps humain pour Agnès, fille des Dieux, dans Le Songe ou le jeu rêvé.

Interroger un propos dès lors qu'il est reçu comme particulier et donc comme précieux.

L'Orient LE JOUR

LE QUOTIDIEN LIBANAIS D'EXPRESSION FRANÇAISE

mercredi 30 septembre 2009 Beyrouth

Une femme face au destin et au pardon...

Par Edgar DAVIDIAN | 28/09/2009

Opéra-théâtre

Une libération par le verbe et la musique. (Michel Sayegh)

Cette nuit-là... d'Amin Maalouf, tiré du livret d'Adriana Mater, commande de l'Opéra de Paris donnée en 2006 à l'Opéra-Bastille en création mondiale sur une musique de Kajia Saariaho.

Sur les planches du théâtre du Casino du Liban, voilà donc le verbe de l'auteur du Rocher de Tanios, Prix Goncourt 1993, dans un texte grave, tendu et dense, renouant, en toute ardente poésie, avec la tragédie



antique et le destin.

Annoncé pour 20h30, le spectacle ne

devait commencer

que vers 21 heures avec un public

clairsemé

arrivant toujours par grappes bruyantes et désordonnées.

Dans une scène au décor absolument nu, plongée dans le noir sauf quelques lumignons, émergent brusquement quatre comédiens. Au bout des trois niveaux érigés en plate-forme d'autel, austère et crépusculaire paysage de rituel ou de cérémonial, une violoncelliste à l'archet cédant un chant plaintif et mélancolique, et une femme au chant psalmodique et incantatoire...

Comme dans une tragédie antique, les « actants » se livrent à une libération par le verbe et les mots déclamés, chuchotés, martelés, scandés...

Dans un pays en guerre, sans jamais le nommer ou le situer clairement (les pays des Balkans probablement), l'auteur fait vivre le drame d'Adriana, jeune femme violée qui décide de garder l'enfant qu'elle porte depuis « cette nuit maudite où les portes de l'enfer se sont ouvertes... »

Par petites touches subtiles et en une narration chargée d'une poésie frémissante, Amin Maalouf avance dans cette histoire où le destin, le pardon, la notion de victime-bourreau, les actes de courage-lâcheté, et la spirale de la haine et de la vengeance sont objets d'interrogation, d'analyse et de réflexion... Intrépides explorations de thèmes qui laissent le spectateur sous l'emprise d'une chape de plomb...

Courtisée par le timide et couard Tsargo qu'elle dédaigne, Adriana sera victime de ses désirs et assauts sexuels. Violée par un homme de son propre camp (non, il ne s'agit pas d'un ennemi !) qui se hâte de prendre la fuite, la jeune femme fait part à sa sœur de sa décision de garder l'enfant de cette union non souhaitée...

Droit à la vie, liberté de choisir la maternité, acceptation du fatum, poids des mensonges, honneur jamais lavé, angoisse du mauvais sang, c'est tout ce touffu et foisonnant questionnement universel que les mots de l'auteur de Samarcand forcent le public à affronter...

L'enfant, Jonas (ni Caïn ni Abel), naîtra et saura que son père, frappé de cécité (oui, évidente, l'image d'Œdipe) et diminué de ses forces physiques, est alentour. La confrontation avec le géniteur est violente mais pas mortelle. Les deux hommes se séparent, et le couple enfant et mère se retrouvent pour cautériser les blessures et, en un généreux dépassement de la condition humaine, faire la paix avec leur corps et leur esprit.

Un texte ambitieux et difficile. Difficile à prendre corps sous les feux de la rampe mais que les comédiens (Bertrand Degrémont, Anna Moret, Patrick Raynaud et Régine Ménauge-Cendre) de la Compagnie de la porte au trèfle, sous la férule du metteur en scène Grégory Barco, rendent, par une diction impeccable et un sens retenu de l'emphase dramatique, avec « ferveur, émotion et un certain recueillement ». Termes utilisés par l'auteur de Léon l'Africain en s'adressant au metteur en scène Grégory Barco.

« Votre fidélité au texte, le talent et la ferveur des comédiens, ont fait de cette soirée un beau moment d'émotion, et parfois d'intense recueillement, manifestement apprécié, d'ailleurs, par l'ensemble de l'assistance. »

Lettre de soutien d'Amin Maalouf, au metteur en scène Grégory Barco

SUDDEN
T H E A T R E

Avril 2008

Représentations au SUDDEN THEATRE

Evènement couvert par Marianne et les Courriers de l'Atlas



Mai 2008

Prix spécial du Festival International Professionnel Amazigh de Casablanca (Maroc)



Septembre 2009

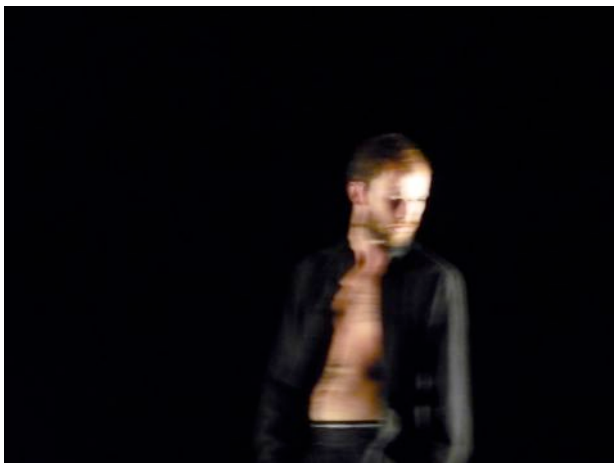
Sélection aux 6^{ème} Jeux de la francophonie de Beyrouth
Casino du Liban

Visuel du spectacle :

« Alors Tsargo s'est éloigné... »
« Jusqu'au fond des ténèbres,
Comme un ange damné. »
« Un ange damné... »



« Dans le rêve Tsargo,
avait rendez-vous avec Adriana.
Dans le rêve... »



« Qui est cet être que je porte ?
Qui est cet être que je nourris ?
Mon enfant sera-t-il Caïn, ou bien Abel ? »



« Je me dis que ton chemin n'aurait jamais
dû croiser
Celui d'un tel monstre ;
Je me dis que jamais tes yeux n'auraient
dû se poser
Sur sa triste personne ;
Et que jamais tu n'aurais dû garder
son enfant »



« A quel âge aurais-je dû dire à mon enfant
que j'avais été violée,
Et que le violeur était son propre père ?... »
« Ton sang ne te dit rien, Yonas,
Il n'a pas de voix, il n'a pas de cri, il n'a
pas de mémoire,
Il n'a pas d'ordre à te donner.
Ce que tu penses devoir faire, fais-le,
Mais ne parle plus jamais devant moi de ton sang! »



«Que tu sois résigné à payer pour tes crimes
Ne fait pas de toi un innocent.
Que tu sois résigné à mourir
Ne te redonne pas le droit de vivre. »



**« Cette nuit là
Cette maudite nuit là,
Les portes de l'enfer
Se sont ouvertes. »**



« Toi, tu peux l'oublier, tu dois l'effacer
de ta vie,
Mais moi, comment pourrais-je l'oublier?
Le sang du tueur coule dans mes propres
veines!
Comment pourrais-je oublier mon sang? »



Aspect technique

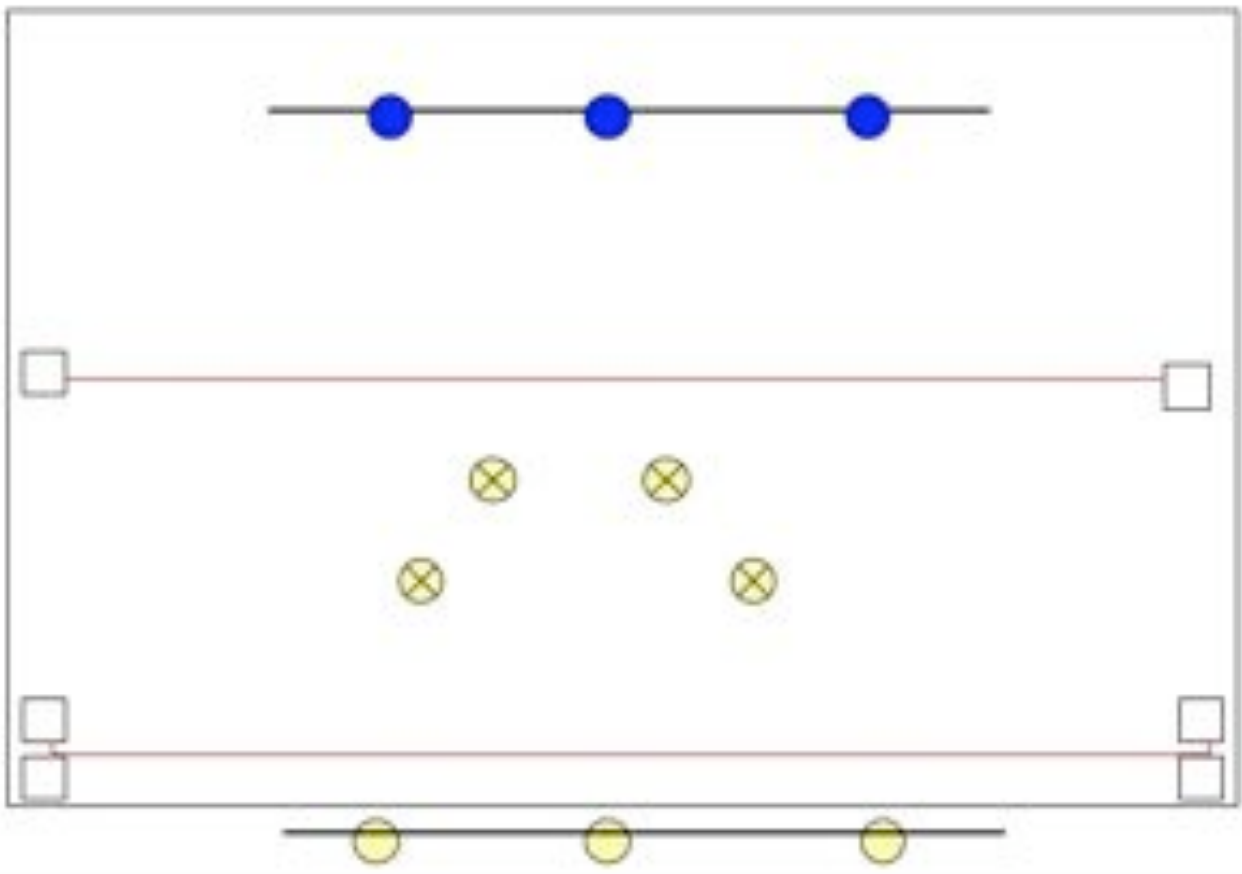
- * 2 comédiennes
 - * 2 comédiens
 - * 1 musicienne violoncelliste
 - * 1 chanteuse
- * 1 metteur en scène/régisseur plateau et lumière

Equipement plateau :

Fourni par la compagnie :
* 4 servantes de 100 watts

A fournir :
* praticable pour la violoncelliste

Plan de feu :



● Faces chaudes

● Faces froides

⊗ Servantes

□ Latéraux sols

— couplage